



Culture

Quand les hôtels se muent en galeries d'art



Les graffitis de l'artiste Meres One sont la marque de fabrique du bar de l'hôtel N'vY. DR

Certains établissements ont une politique artistique et regorgent d'œuvres d'art

De nombreux hôtels du canton rivalisent en termes d'œuvres d'art, à en faire pâlir d'envie les musées. «Ce rapprochement entre l'art et l'hôtellerie est relativement récent, commente Thierry Lavalley, président de la Société des hôteliers genevois. On s'est aperçu tardivement qu'on avait les mêmes clients, donc les mêmes intérêts. On a toutes les raisons du monde de se réunir et de travailler ensemble. C'est une

manière d'animer nos espaces.» Dans son établissement, le Kempinski, il expose par exemple Richard Orlinski, qui serait «l'artiste contemporain français le plus vendu au monde».

En général, les artistes ne paient pas pour venir exposer. «Par contre, si l'artiste vend une œuvre grâce à nous, d'ordinaire les établissements prennent une petite commission, de l'ordre de 10%.» C'est donc une petite source de revenus supplémentaires appréciable.

La plupart des lieux d'hébergement ont opté pour des concepts éphémères, de quelques semaines à quelques mois. «Les clients ont besoin de voir des choses nouvelles réguliè-

ment, ils se lassent très vite.»

Choix unique à l'hôtel N'vY

L'hôtel N'vY, du groupe Manotel, a fait le pari de pérenniser sa politique artistique en devenant propriétaire des œuvres, voire en les commandant sur mesure. Ce quatre-étoiles supérieur des Pâquis fait tout pour séduire la génération Y et insuffler une idée de liberté. «C'est comme ça que l'art est arrivé dans notre réflexion, explique Caroline Boesch, responsable du marketing. On s'est inspiré de la collection boho chic de John Galliano.» La liberté étant souvent associée aux Etats-Unis, un bar s'inspire de New York et l'autre de la Californie, avec une piscine en trom-



pe-l'œil du plus bel effet. Les artistes représentés sont donc majoritairement étrangers. «Ça n'aurait pas eu de sens de faire décorer un bar new-yorkais par un graffeur genevois.» Ainsi, Meres One, graffeur de rue new-yorkais, est l'auteur des fresques murales du Tag's Café et des phrases reproduites sur les têtes de lit dans toutes les chambres.

Paul Muller, le président du groupe Manotel, est «allé à New York rencontrer le graffeur Meres One, et j'ai trouvé son travail extraordinaire, se souvient-il en nous montrant des photos souvenirs. Quand j'ai parlé de graff devant les membres du conseil d'administration, j'ai senti dans leur regard qu'ils pensaient que j'étais devenu zinzin. Mais une fois qu'ils ont été convaincus, c'est eux qu'il a fallu brider pour ne pas mettre du graff partout!»

Dans un autre style, un voyageur en bronze trône dans l'entrée. En galerie, son prix officiel était de 100 000 euros. «Je me suis dit que vu le prix, ça allait être compliqué, raconte Paul Muller. Mais tout se discute. Et le copropriétaire a flashé dessus.» Vu la valeur des objets, des assurances spécifiques ont été conclues. Mais le cambriolage ne fait pas partie des inquiétudes premières de l'hôtelier. «C'est du bronze, celui qui veut voler ça, il faut qu'il vienne avec un camion!»

Les investissements artistiques sont conséquents, mais il ne nous révélera aucun chiffre. Certains objets sont inestimables. «Qu'est-ce que ça vaut, ça? illustre-t-il en montrant un graff. C'est unique!» Les détériorations sont rares. «Un client a écrit sur un tableau, ce n'était pas très malin. Mais on partage, on n'est pas un musée, on peut toucher le graff, c'est vivant, c'est la vie.» Seule la fabuleuse collection de

guitares est sous vitrine. L'artiste Charlie Winston, fasciné, a été exceptionnellement autorisé à en emprunter un modèle.

Art historique au Richemond

A Genève, l'hôtel Richemond entretient pour sa part une relation historique à l'art. Elle est notamment décrite dans *La saga des Armleder*, la famille fondatrice, dont est issu John Armleder, qui a mené une carrière artistique reconnue. Selon ce récit, l'immeuble appartenait au peintre genevois François Diday, qui le légua à la Ville de Genève après sa mort. Son atelier était installé dans les combles.

Une anecdote relaie qu'un jour, un marchand de tableaux qui n'avait pas assez d'argent pour payer sa note, qui s'élevait à quelque trois cents francs, proposa de céder un tableau exécuté par un jeune peintre inconnu. Un demi-siècle plus tard, il s'est avéré que le tableau était le célèbre *Paysage bernois* de Ferdinand Hodler. Il a longtemps trôné à la réception de l'hôtel.

Sophie Simon